

gardes forestiers Frauenberg. On discuta même longtemps sur la question de savoir duquel des deux corps ennemis étaient parties les balles mortelles (42).

Au cours de l'échauffourée d'Ettelbruck (26-12-1831), les partisans de la Belgique eurent plus de chance en s'emparant d'une trentaine de membres de la « bande Tornaco » qu'ils emprisonnèrent à Namur pour les y faire juger.

Afin d'obtenir l'élargissement de ces prisonniers, le général de Goedecke, en quête d'un gage, porta « ses vues sur la personne du sieur Thorn qui, comme chef de l'administration usurpatrice de la Province, était en quelque sorte l'âme de la révolution et le pivot sur lequel roulaient toutes les manœuvres des factieux » (45). Le président de la Commission, rongé par la fureur d'avoir essuyé un refus de collaboration de la part du gouverneur d'Arlon, était encore à se demander comment il pourrait mettre la main sur Thorn « sans la participation d'aucune autorité... » lorsque ce moyen se présenta en quelque sorte fortuitement. « C'est G. J. Frapier, commis en chef des douanes, qui se fit l'organe des compagnons d'armes des prisonniers de Namur et qui, spontanément et à son insu », vint proposer à Goedecke d'enlever Thorn lors d'une de ses visites hebdomadaires à Schoenfels et de l'amener dans une des prisons de Luxembourg. Le président de la Commission du Gouvernement, après avoir dit à Frapier « qu'il ne s'opposerait pas à une opération de ce genre qui se ferait dans le plus grand secret et avec la certitude de réussir sans effusion de sang » déclara, toutefois, « que la chose resterait sur le compte et la responsabilité personnelle de Frapier... mais qu'elle ne resterait point sans récompense si elle était menée à bonne fin avec les conditions indiquées » (46).

Voilà la genèse de l'enlèvement de J.-B. Thorn, affaire plus pittoresque que glorieuse, et que beaucoup de contemporains considéraient, avec le docteur Neyen, comme « une tâche que l'Histoire fera retomber sur le prince même, sous le gouvernement duquel le fait a été accompli ».

Le chef des sicaires qui devaient arrêter le gouverneur d'Arlon était Jean Meisch de Lintgen, dit « de Vullejan » ou « de Lânge Jan ». C'était un ancien serviteur de Thorn que celui-ci « avait tiré quelques années auparavant d'une fâcheuse position d'accusation » (47). Les deux frères Weis, de Schoenfels, qui gardaient une dent à Thorn, et quatre autres drôles, se joignirent à Meisch (47bis).

Le 16-4-1832, Thorn arriva à Schoenfels pour s'occuper de la vente d'un troupeau de moutons. L'attaque eut lieu le lendemain matin, alors que le gouverneur traversait un ravin pour monter vers la « Bergerie ». Un des assaillants se jeta sur lui et lui saisit les pans de son habit qui lui restèrent dans la main ; il reçut de Thorn un coup « bien asséné », mais voilà que le deuxième agresseur bondit et, essayant de garrotter le gouverneur, lui érafla la joue depuis la bouche jusqu'à l'oreille. Finalement ligoté, Thorn, sous la garde de ses ravisseurs — ils étaient sept ou neuf — dut se rendre à pied à travers des sentiers du Baumbusch jusqu'à Septfontaines où il attendit quelques heures avant qu'une « voiture accompagnée de toute la gendarmerie hollandaise » vint le prendre (48).